



# PRÔNE

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE

APRÈS

## LA PENTECÔTE.

*Se supporter les uns les autres.*

Qui dixerit ( fatri suo ) Fatue , reus erit gehennæ ignis.

*Celui qui dira ( à son frère ) vous êtes un fou , méritera d'être condamné au feu de l'enfer.*  
( En S. Matth. chap. 5. )

**N**OTRE Seigneur ne pouvoit rien dire de plus fort , pour nous faire sentir à quel point il veut que nous nous aimions , & nous supportions les uns les autres. *Celui qui dira , à son frère , vous êtes un fou , méritera d'être condamné au feu de l'enfer !* Ces paroles n'ont-elles pas de quoi faire trembler ceux-là

mêmes qui paroissent avoir le plus de douceur & d'indulgence pour les défauts du prochain ? Car quel est l'homme si charitable, si sobre en paroles, quand il s'agit des défauts d'autrui, à qui, dans certaines occasions, il n'échappe quelquefois des termes à-peu-près semblables à celui dont J. C. nous fait un si grand crime ? Il suppose sans doute que ces paroles partent du cœur, qu'elles sont accompagnées d'un mépris réel & d'une certaine aigreur incompatibles avec la charité chrétienne ; & sans cela, comment pourroit-on croire qu'elles méritassent le feu de l'enfer ? Oui : mais d'un autre côté, comment croire qu'un homme, à moins que ce ne soit par une plaisanterie innocente, & avec un ton d'amitié, dise à un autre : *Vous êtes un fou*, sans quelque mouvement d'indignation ou de mépris, qui altère dans son cœur l'amour que nous devons avoir pour nos frères ? Or, que ce sentiment de mépris mérite le feu d'enfer, nous ne pouvons pas en douter, sans donner aux paroles de J. C. une interprétation forcée, & dont elles ne paroissent pas susceptibles.

Il faut donc que la charité chrétienne soit une vertu bien délicate , s'il est vrai qu'une petite injure la blesse & la fasse mourir. Bon Jesus ! que les hommes, selon vous, sont respectables les uns pour les autres ! mais, hélas ! qu'ils se respectent peu ! & que deviendrons-nous, si vous nous jugez à cet égard, suivant la rigueur de votre Evangile ? La vertu qui nous y est la plus expressément recommandée, est précisément celle qu'on pratique le moins. Mes chers Enfants, prenons y garde, & supportons-nous les uns les autres. C'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui, en remettant sous vos yeux deux raisons bien simples & bien propres à vous y engager. Les voici : premièrement, nous avons chacun nos défauts, & nous sommes bien aise qu'on les supporte ; il est donc juste que nous supportions ceux d'autrui. En second lieu, Dieu nous supporte & nous souffre les uns & les autres, tout imparfaits & tout pécheurs que nous sommes ; à plus forte raison devons-nous donc nous supporter mutuellement.

DEPUIS

DEPUIS la chute du premier homme, nous apportons du sein de nos mères, où nous avons été conçus dans le péché, un fond de misère & d'imperfection qui infecte tout le cours de notre vie : & notre misérable nature ne nous offre dès la jeunesse que des inclinations vicieuses à réprimer, que des vices à déraciner, que des passions à combattre. Semblables à une terre qui ne produit que des épines, & ne donne de bons fruits qu'à force de travail ; n'ayant de nous-mêmes que le mal & le penchant au mal, nous ne sommes sages & vertueux qu'à force de nous faire violence : & encore malgré nos efforts, malgré les secours de la grace, il n'y a pas un seul homme qui, avec toute sa vertu, puisse se flatter d'être irrépréhensible ; de sorte que les plus vertueux, les plus sages, tout bien examiné, tout bien compté, ne sont que les moins vicieux, les moins imparfaits. Chacun a ses défauts : c'est une vérité dont tout le monde convient, qui s'est tournée en proverbe, & dont personne ne se fâche.

---

I.  
REFLEXION.

Mais d'où vient que les hommes conviennent aisément en général d'avoir des défauts, & ne souffrent qu'avec peine qu'on les accuse de tel ou tel défaut en particulier ? d'où vient que le plus orgueilleux ne se croit point offensé, quand on dit de lui qu'il n'est pas parfait, & que le plus modeste n'aime pas qu'on lui reproche nommément quelque imperfection qui est en lui ? C'est que les défauts & les imperfections en général sont une maladie commune à tous les hommes, au lieu que tel défaut en particulier ne se trouve pas chez tous. Or, comme celui qui est exempt de tel défaut, vaut mieux en ce point, que celui qui en est atteint ; comme d'ailleurs notre amour-propre est blessé, quand on dit qu'un autre vaut mieux que nous ; de là vient que nous n'aimons pas à convenir de nos défauts, que nous trouvons mauvais qu'on les apperçoive, & qu'on nous les reproche ; quoique nous disions sans rougir : je ne suis point parfait, j'ai mes défauts comme tout le monde.

Vous en avez donc, mon cher Enfant, vous en convenez sans que vo-

tre amour-propre en souffre, parce que chacun a les siens. Mais vous ne voulez pas qu'on les nomme, ni qu'on les montre au doigt, ni qu'on vous en aime moins. Vous désirez au contraire qu'on fasse semblant de ne pas les voir, qu'on les excuse, ou tout au moins qu'on les supporte, & qu'on vous souffre tel que vous êtes. Cela est juste : mais si vous trouvez mauvais que votre prochain relève vos défauts, plus mauvais encore qu'il vous les reproche ; ce prochain qui est de même nature que vous, doit-il trouver bon que vous releviez les siens, que vous les comptiez par vos doigts, & que vous les lui reprochiez ? Vous voulez qu'il excuse les vôtres, qu'il les souffre avec patience ; il le doit : la Religion de J. C. & l'humanité l'y engagent. Mais n'êtes-vous pas homme ! n'êtes-vous pas Chrétien vous-même ? Les loix de l'Evangile, & les devoirs de l'humanité ne sont-ils pas faits pour vous comme pour les autres ?

Eh ! en vertu de quel privilège prétendriez-vous qu'on dût tout vous souffrir, vous passer tout, pendant

que vous ne voudriez rien passer aux autres ! Mais si cette prétention est injuste & ridicule de votre propre aveu , pourquoi donc avez - vous les yeux continuellement ouverts sur les défauts d'autrui , pendant que vous les fermez , & que vous êtes bien aise qu'on les ferme sur vos propres imperfections ? Pourquoi relevez - vous avec affectation , souvent avec malignité , presque toujours avec humeur , les défauts de votre frère , pendant que vous exigez qu'on dissimule les vôtres , & que vous êtes là-dessus , d'une sensibilité qui est elle-même un défaut plus insupportable que les autres dont on vous accuse , & dont vous ne voulez pas convenir ? Quand il s'agit des défauts du prochain , vous exagérez , vous aggravez , vous supposez peut-être ce qui n'est pas ; & quand il s'agit des vôtres , vous excusez , vous palliez , vous ne voulez pas voir ce qui saute aux yeux de tout le monde. Cela est-il juste ? est-il juste de vouloir que les autres soient parfaits , pendant qu'on est si imparfait soi-même ?

Je ne suis pas parfait , cela est vrai ; aussi ne me donné-je pas pour tel :

mais je serois bien fâché qu'on pût me reprocher des défauts semblables à ceux que je vois dans certaines gens avec qui on est obligé de vivre, & qui sont en vérité bien insupportables. De quoi peut-on m'accuser après tout ? je ne suis ni libertin, ni calomniateur, ni injuste. Je ne fais de mal à personne. Je soulage les pauvres, quand je puis. J'ai des sentimens d'honneur & de religion, graces à Dieu ; & je le remercie tous les jours de n'être pas comme tant d'autres. Je ne prétends pas dire pour cela que je sois sans défauts ; chacun a les siens ; mais..... Bon, mon Enfant ; & voilà tout juste mon Pharisien qui rend graces à Dieu, non pas de ce que son infinie bonté veut bien lui pardonner ses crimes, mais de ce qu'il n'est pas criminel comme tant d'autres ; non pas de ce que sa miséricorde le souffre tout pécheur qu'il est, mais de ce qu'il n'est pas si grand pécheur que les autres ; non pas de ce que sa justice ne le traite pas selon ses mérites, mais de ce qu'il a plus de vertu, plus de mérite qu'un autre. Quelle présomption !

Remercier Dieu des graces qu'il

## 150 CINQUIEME DIMANCHE

vous a faites, en vous préservant de certains vices dont la racine est dans votre cœur comme dans celui de tous les autres : en ne permettant pas que vous ayez succombé à certaines tentations, ni que vous vous soiez trouvé dans certaines circonstances qui vous auroient perdu, parce que vous êtes foible & misérable comme tous les autres; à la bonne heure : mais quel rapport y a-t-il entre les vices que vous n'avez pas, & ceux que vous croyez appercevoir dans votre prochain ? Qu'ont de commun le libertinage, le défaut de probité, l'avarice, l'esprit de vengeance, les vivacités, la colère, & tout ce que vous reprochez à votre frère, avec l'honneur, la probité, la générosité, la douceur, les sentimens de religion, & toutes les bonnes qualités dont vous rendez graces à Dieu ?

Des sentimens de religion ? vous n'en avez point, dès que vous manquez de charité pour votre prochain : relevant ses défauts, au lieu de les dissimuler ; les exagérant au lieu de les excuser ; voyant toujours chez lui, ceux dont vous croyez être exempt,

& ne voyant jamais chez vous, ceux dont il est exempt lui-même. Dès lors vos prétendues vertus ne sont rien; vous n'êtes qu'un Pharisien plein d'orgueil : orgueil mille fois plus choquant que les vices dont vous accusez votre frère, & que vous remerciez Dieu de ne point avoir.

Vous n'êtes ni adultère, ni fornicateur, ni injuste, ni vindicatif, ni jaloux, ni avare, ni dissipateur, ni joueur, ni ivrogne : à la bonne heure, & loué soit Dieu qui a pris pitié de votre foiblesse. Si vous aviez été mis à certaines épreuves; si vous vous étiez trouvé dans certaines occasions, comme ceux que vous traitez avec peu si d'indulgence; peut-être auriez-vous fait pis, & vaudriez-vous moins qu'ils ne valent. Vous avez de la piété; vous fréquentez les Sacremens; vous observez les jours commandés par l'Eglise; vous faites l'aumône; vous visitez les malades : tout cela est beau. Prenez garde cependant que d'autres que vous en font encore davantage; que les païens & les infidèles avec les lumières & les graces que vous avez, auroient été peut-être plus Chrétiens

que vous n'êtes. N'importe : vous n'avez aucun de ces vices grossiers & scandaleux qui vous révoltent dans la personne de votre frère : mais enfin vous n'êtes pas sans imperfection. Ne parlons point ici de ces foiblesses qui sont un secret entre Dieu, votre Confesseur & vous : parlons seulement de certains défauts que tout le monde peut voir ; & quels sont-ils ? ce n'est point à vous qu'il faut le demander. Il faut le demander à vos parens, à vos voisins, à vos amis, à vos domestiques, à ceux qui vivent habituellement avec vous, qui vous voient de près, qui sont à portée de vous étudier & de vous connoître. Que ne diroient-ils pas, si la charité que nous prêchons ici, ne leur fermoit la bouche ? cette petite réflexion vous fait déjà peur & vous humilie.

Ils diroient qu'à la vérité vous êtes un honnête homme, incapable de faire tort à qui que ce soit, plein de sentimens d'honneur & de religion ; mais qu'il y a dans votre caractère & dans votre conduite, des misères, des foiblesses, des inconséquences, des caprices qui ne laissent pas d'exercer

la patience & la charité de ceux qui vous approchent ; misères , imperfections qui sont aussi difficiles à supporter que certains vices dont vous êtes exempt , & qui vous déplaisent chez les autres. Ils diroient , par exemple , que vous manquez de fermeté dans les occasions où il faudroit en avoir ; & que vous vous entêtez sur des minuties ; que vous êtes trop attaché à vos sentimens , & que vous ne déférez point assez aux sentimens d'autrui ; que vous trouvez bien tout ce que vous faites , & que les autres ne font jamais assez bien à votre fantaisie.

Ils diroient que , sans être ni avare ni dissipateur , vous paroissez quelquefois être l'un & l'autre , lorsque vous chicanez avec un ouvrier pour cinq sols ; & que vous faites d'ailleurs la dépense inutile d'une pistole ; que dans les choses nécessaires , vous regardez à tout de trop près , & que rien ne coûte quand il s'agit du superflu ; que dans certaines occasions , vous manquez d'économie , & que dans d'autres vous manquez de générosité jusqu'à paroître *mesquin*.

Ils diroient que dans le fond vous

154 CINQUIÈME DIMANCHE

êtes bon mari, bon père, bon maître; mais que votre femme, vos enfans, vos domestiques ne laissent pas de passer avec vous des momens très-désagréables; que vous êtes de bonne humeur par-tout, excepté dans l'intérieur de votre maison; prévenant, plein de politesse & de douceur pour les étrangers; impatient, aigre, bourru, quelquefois dur, peut-être brutal avec votre femme, vos enfans, vos domestiques; que ces enfans sont mal élevés; que vous êtes à leur égard, tantôt indulgent jusqu'à la foiblesse, tantôt sévère jusqu'à la cruauté; qu'aujourd'hui vous faites beaucoup de bruit pour un rien, & que demain vous fermerez les yeux sur des choses essentielles.

Ils diroient que vous êtes à la vérité, Madame, une femme de bien, & une bonne Chrétienne; que vous faites beaucoup de lectures de piété, que vous allez souvent à confesse; que vous êtes très-charitable envers les pauvres: mais que votre dévotion amène quelquefois du bruit dans le ménage; que vous n'avez point assez d'égard & de complaisance pour votre

mari; que vous lui faites des réprimandes , au lieu de lui faire des représentations; que vous prenez avec lui le ton d'un maître qui ordonne , au lieu d'avoir celui d'une femme respectueuse qui prie; que vous ne regardez pas d'assez près à la conduite de vos filles; & que pendant vos longues prières à l'Eglise ou ailleurs, il se passe dans votre maison bien des choses dont vous rendrez compte à Dieu; que vous êtes difficile à servir , trop exigeante vis-à-vis de tout le monde; que vous vous scandalisez trop aisément; que vous donnez des avis à qui ne vous en demande point , dans certaines occasions où vous devriez vous contenter de prêcher d'exemple. Voilà ce qu'on diroit : & mettez-vous bien dans l'esprit , mon Enfant , qu'on ne diroit pas encore tout. Moins vous appercevez ces défauts , plus les autres s'en apperçoivent , plus ils les trouvent incommodes; parce que ne les voyant point , vous ne vous mettez pas en peine de les corriger , ou de les rendre plus supportables.

Enfin , & voici , mes Frères , en quoi personne ne se rend justice. Nous

G vj

ne voyons certains défauts dans notre prochain, & ils ne nous sont si à charge, que parce que nous avons les mêmes défauts, ou les défauts contraires. Vous supporteriez aisément cet homme qui manque de douceur & de patience, si vous aviez vous-même de la patience & de la douceur. Vous ne seriez pas si choqué de ses vivacités, si vous n'étiez pas vous-même si vif & si sensible. Vous ne vous plaindriez pas que cet autre, dans les affaires d'intérêt que vous avez ensemble, dispute pendant une heure pour un écu de plus ou de moins; si vous ne regardiez pas vous-même d'aussi près que lui à un écu de plus ou de moins. Vous croyez avoir raison, il croit l'avoir aussi, & vous contestez ensemble. D'autres fois notre prochain ne nous paroît répréhensible, & nous ne sommes choqués de sa conduite, que parce que nous avons le défaut opposé à celui dont nous l'accusons. Quelqu'un qui a trop de zèle, & par conséquent un zèle faux & mal-entendu, puisqu'en tout, ce qui est de trop est mauvais, & qu'il faut de la sobriété jusques dans la sagesse; quelqu'un qui a

trop de zèle trouve toujours qu'on en manque dès qu'on n'en a pas autant que lui ; & un autre qui en manque , prétend qu'on n'en a trop , lorsqu'on en a plus que lui. Un caractère vif & bouillant ne peut souffrir quiconque ne va point assez vite à sa fantaisie ; un caractère mou appelle des étourdis tous ceux qui vont plus vite que lui. Un dissipateur traite son voisin d'avare , parce qu'il ne dissipe pas son bien & qu'il ne se ruine pas en folles dépenses : l'avare regarde comme des dissipateurs , tous ceux qui ne passent pas leur vie à entasser de l'or & de l'argent comme lui.

Ainsi les hommes , contens chacun de soi , appercevant la paille qui est dans l'œil de leur frère , y voyant quelquefois celle qui n'y est point , & ne sentant pas la poutre qui est dans le leur ; vont toujours se plaignant les uns des autres , parce qu'ils sont tous plus imparfaits les uns que les autres. Et leurs défauts réciproques qui devroient les engager à se supporter mutuellement , sont au contraire la cause pourquoi ils ne peuvent pas se souffrir.

Il faut donc le dire , mes chers Enfants , & le dire à notre confusion : ce monde-ci est comme une grande infirmerie pleine de malades de toute espece , qui , au lieu de penser à leur guérison , se reprochent leurs infirmités les uns aux autres ; les aveugles se moquent des sourds , les sourds des boiteux , les lépreux des paralitiques. Eh ! malheureux que nous sommes ! regardons-nous plutôt nous-mêmes ; & levons ensuite les yeux vers ce Médecin tout-puissant qui tient dans sa main le remède efficace à toutes nos maladies ; & en lui demandant qu'il nous guérisse par l'onction & la vertu de sa grace , admirons la bonté avec laquelle il nous souffre : & que la vue de cette infinie bonté , nous ferme la bouche , les yeux , les oreilles sur les défauts & les imperfections de nos semblables.

---

II.  
REFLEXION.

**L**ES richesses de la bonté , de la douceur , & de la longue patience de notre Dieu , ne paroissent pas seulement en ce qu'il souffre tant de crimes qui déshonorent l'humanité , qui révoltent la nature , & font gémir tous les gens :

de bien, comme nous le remarquons, il n'y a pas long-tems. \* Ce Dieu souverainement bon, ne montre pas moins sa patience, en souffrant les foiblesses & les infidélités journalières de ceux qui, faisant profession de croire en lui & de le servir, en reçoivent de plus grandes graces. Nous pouvons même ajouter que cette divine patience éclate davantage en quelque sorte, à l'égard de ses serviteurs, qu'à l'égard de ceux qui le contredisent, le blasphèment & déshonorent le nom Chrétien par une vie scandaleuse & toute païenne : puisque lui-même nous apprend qu'il est moins sensible aux outrages de ses ennemis, qu'aux infidélités de ceux qui paroissent attachés à son secours.

Si mon ennemi, dit-il, s'étoit élevé contre moi, j'y aurois été moins sensible ! mais vous qui vivez dans ma maison comme mon ami, que je fais asseoir à ma table, que je nourris de ma propre chair, & à qui je fais goûter toutes les douceurs de cette nourriture délicieuse ; vous que j'appelle

---

\* Troisième Dimanche après la Pentecôte.

mon fils , & qui m'appellez votre père ; vous , ame chrétienne , ma sœur , mon épouse , ma bien aimée ; vous, offenser ma bonté ! être infidèle à ma grace ! vous écarter de la loi sainte que je vous ai donnée ! ah ! la plus petite infidélité de votre part , ne fut-ce qu'un seul de vos regards , une seule parole , une seule pensée ; le moindre dérèglement dans vos actions , ou dans vos désirs , tout ce qui ne s'accorde pas avec la fidélité parfaite que vous m'avez jurée , que vous me devez à tant de titres , & que je dois attendre de vous ; tout cela me blesse & me

*Cant. 4.* perce le cœur. *Vulnerasti cor meum , soror mea sponsa , in uno oculorum tuorum , & in uno crine colli tui.*

Bon Jesus ! que sommes-nous donc à vos yeux avec notre vertu , notre piété , nos bonnes œuvres , & toute notre prétendue régularité ! que sommes-nous donc avec nos confessions , nos communions , nos prières , nos aumônes , nos jeûnes , & tous ces dehors de christianisme ! hélas ! que sommes-nous ! des brébis qui s'égarer sans cesse , & que vous ramenez sans cesse ; des enfans indociles qui vous désolent

béissent tous les jours , & à qui vous pardonnez tous les jours : ils reviennent à vous le soir ; & ils vous oublient pendant la nuit ; ils reviennent à vous le matin , & ils vous abandonnent pendant le jour : ils ne se lassent pas de vous offenser , & vous ne vous laissez pas de leur faire grace.

Mes chers Enfans ! que chacun de nous examine sa propre vie. Interrogez ceux-là même qui paroissent les plus réguliers & les plus fervents : hélas ! vous diront-ils , cette misérable vie n'est qu'un tissu de foiblesses & d'infidélités , du matin au soir , & d'un bout de l'année à l'autre : toujours imparfaits , toujours pécheurs , toujours incorrigibles. Aujourd'hui , nous confessons nos péchés ; demain nous y retombons de nouveau : le matin nous formons de belles résolutions ; avant la fin du jour nous les avons oubliées : dans certains momens nous avons de la ferveur ; le moment d'après , c'est le relâchement & le dégoût. Tantôt forts , tantôt foibles : tantôt pleins d'une sainte ardeur , tantôt froids comme la glace : tantôt recueillis , tantôt dissipés : tantôt résignés , tantôt

impatiens : tantôt remplis d'une douce confiance , tantôt abbatus presque jusqu'au désespoir. Nos confessions ne roulent que sur des rechûtes , & nos rechûtes rendent , la plupart du tems , nos confessions inutiles. Toujours enclins vers le mal , nous n'avons pour le bien ni fermeté , ni consistance : & cela , malgré les graces de toute espece qui nous préviennent , nous touchent , nous soutiennent , nous fortifient ; malgré l'abondance des secours extérieurs qui nous environnent. Bon Dieu ! que nous sommes insupportables , & que vous êtes patient ! En faut-il davantage pour faire rougir & confondre le Chrétien qui manque d'indulgence pour les défauts & les imperfections de ses frères ?

Mais il est Dieu , & je ne suis qu'un homme. Eh ! c'est parce qu'il est Dieu , que les moindres fautes ont à ses yeux une malice infinie. C'est parce qu'il est Dieu qu'il devrait les souffrir ce semble avec moins de patience , puisque sa justice en demande sans cesse la punition. Mais il est bon , dites-vous , & sa miséricorde l'emporte sur sa justice. Eh ! imitez-la donc , cette

bonté : faites donc aussi que la miséricorde & la douceur , quand il s'agit des défauts d'autrui , l'emportent sur votre faux zèle , sur votre orgueil & votre sensibilité , sur votre mauvaise humeur , vos caprices & tous ces mouvemens d'aigreur ou de mépris , d'indignation ou de malignité , qu'excitent en vous les défauts & les infirmités de vos semblables.

Il est Dieu & vous n'êtes qu'un homme : eh ! c'est précisément par cette raison , que vous n'êtes ni plus puissant , ni plus juste , ni plus sage que lui , pour ne pas vouloir souffrir les imperfections de vos frères , pendant qu'il les souffre , quoiqu'elles l'offensent , & qu'elles ne vous offensent point ; quoiqu'elles lui déplaisent infiniment plus qu'elles ne sçauroient vous déplaire. Êtes-vous plus jaloux de sa gloire & du salut des ames qu'il ne l'est lui-même ? votre frère est-il l'ouvrage de vos mains ? vous a-t-il coûté trente ans de peines , de sueurs , d'humiliations ? Avez-vous répandu votre sang pour le racheter ? vous l'aimez peut-être plus que J. C. ne l'a aimé ? Ah ! dites plutôt que vous ne

l'aimez pas du tout. Dieu le souffre parce qu'il l'aime ; vous ne sçauriez le supporter , parce que vous ne l'aimez point ; & si vous n'aimez pas votre frère , vous êtes donc dans les ténèbres , dans un état de réprobation & de mort ; vous ne connoissez pas même le vrai Dieu ; c'est l'Apôtre S. Jean qui le dit dans la première de ses Epîtres. Lisez-la, si vous ne voulez pas m'en croire.

Je ne suis qu'un homme ! eh ! c'est parce que vous êtes homme, que vous devez souffrir les autres hommes. C'est parce que vous êtes homme, que vous devez sçavoir par votre propre expérience, combien les hommes sont foibles & imparfaits ; combien ils sont aveugles sur leurs propres défauts ; combien ils ont de peine à s'en corriger lorsqu'ils les voient & qu'ils désirent de se réformer. Mais c'est parce que vous n'êtes qu'un homme que vous n'avez aucun droit de réformer les autres hommes ; à moins que votre caractère, votre place, les devoirs du sang, de l'amitié ou de la charité chrétienne ne vous engagent à les reprendre ; & alors, ce ne sera pas l'humeur,

mais la raison ; ce ne sera pas l'impatience , mais la douceur , qui régleront vos mouvemens & vos démarches. Les défauts de votre prochain pourront animer votre zèle ; mais ils n'échaufferont pas votre bile ; ils exciteront votre charité , mais ils n'aigriront pas votre cœur ; ils pourront vous inspirer des sentimens de compassion ; mais non pas de mépris : il n'y aura ni fiel , ni dureté , ni raillerie piquante dans vos paroles , & vous n'en parlerez qu'à lui-même ; plus vous désirerez son amendement , & sa perfection , plus vous le supporterez avec patience , plus vous le reprendrez avec douceur. Bien loin que ses défauts vous irritent & vous portent à l'humilier , ils serviront à vous humilier vous-même , en vous faisant ressouvenir de vos propres défauts dont la réforme vous intéresse , & doit vous occuper encore plus que celle des autres.

Et voilà malheureusement ce qu'on ne veut point entendre. On craint de se regarder & de se connoître , parce qu'on ne veut pas se réformer : & en ouvrant sur les défauts d'autrui , des

yeux de mépris ou de malignité, on s'oublie soi-même, on s'applaudit de n'avoir pas les mêmes vices, pendant qu'on en a quelquefois de plus considérables dont les autres s'apperçoivent, & qu'ils critiquent à leur tour. Ainsi plusieurs personnes qui, toutes ont le visage couvert de taches qu'elles ne voient point, se regardent mutuellement avec un air de raillerie, & se montrent du doigt les unes aux autres.

Oui, mon Dieu, les vices & les imperfections de l'humanité sont vraiment à notre ame, ce que les taches sont à notre visage; & votre Evangile est le vrai miroir où tous les hommes doivent se regarder. C'est-là que chacun de nous pourra voir qu'il n'a rien par lui-même, de moins difforme & de plus supportable que ce dont il est choqué dans la personne de son prochain; que le même fond de malice & de corruption se trouve dans tous; & que votre grace seule peut les distinguer les uns des autres. C'est-là que nous apprendrons à nous étudier, à nous connoître, à nous humilier, & à n'appercevoir dans autrui, que ce qu'il a

de meilleur ou de moins imparfait que nous. C'est-là, c'est dans votre Evan-  
gile, ô mon Sauveur, que nous ver-  
rons, comme dans un miroir fidèle,  
l'image de cette bonté infinie qui nous  
supporte, qui nous attend, qui nous  
prévient, qui nous aime, & qui ne  
cesse de nous faire du bien, tout im-  
parfaits, tout pécheurs que nous som-  
mes : & enfin, c'est-là que nous ap-  
prendrons à nous supporter, à nous ai-  
mer, à nous prévenir les uns les au-  
tres, comme les enfans d'une même  
famille dont vous êtes le père ; comme  
les brébis d'un même troupeau dont  
vous êtes le pasteur ; comme les mem-  
bres d'un même corps dont vous êtes le  
chef, & qui doivent après cette vie,  
s'ils répondent à leur vocation, ne  
faire plus qu'une même chose en vous  
& avec vous, pendant l'éternité bien-  
heureuse. Je vous la souhaite, mes  
Frères. *Au nom du Père, &c.*

